

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 51 (1913)
Heft: 36

Artikel: Quelques bizarreries du langage
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-209776>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Ne chât su pas venu po m'amusâ, mâ mè su èlliaffâ on dâi et la mère m'a einvouyi tè demandâ on bocon de racllira de mitra âi caïon qu'on dit que l'è tant digno po sè guéri.

La femalla sor et revint avoué on petit bocon de racllira dein dau papâ.

— L'è tot cein que la mère l'a trovâ, que dit, du que l'è li que fâ pè l'ottô.

— Grand maci, que repond Janeau, ein s'ein alleint avoué son remido.

... Le trâove la Julie Tacon âo pâilo assebin. Tot l'ètâi sein dessu dèso : lè lhi pas fè, lè z'è-couellette per dessu la trâblia, lè dzenelhie l'avant caillî pè l'allâie.

Quand Janeau lâi eu de cein que voliâve, ie fâ adan :

— De la racllira de mitra : l'ein è prau maître. Tsi no, on ne rècoure jamé la mitra âi caïon.

Vo prometto que Janeau l'a pu s'ein reintornâ avoué on pucheint paquet.

... La Marie Bâozon travaillîve quand Janeau lâi è arrevâ : rapetaudzîve on gard'habit à son père. Tot l'ètâi, tsi leu, proupro quemet on ugnon. Lè casserôle l'ètânt quemet dâi meriâo, lè cassette l'ètânt rovilleinte qu'on sè vayâi de-dein et la Marie l'avâi lo vesâdzo tant reluiseint que, ma fâi, on l'arâi bin eimbrancha. Quand Janeau lâi dèmande sa racllira, ie lâi dit dinse tota motsetta :

— Mon podro Janeau, l'è bin dèlâo, mâ ma mitra l'è rēcourâie vouâ quemet ti lè dzo et lâi a pas de racllira cein que farâi mau dein on get. L'è damâdzo.

... Et Janeau, lo nè, quand l'èut racontâ tot cein à sa mère, stasse lâi de dinse :

— La Luise Tortson l'a croûto tien ; laisse travaillî sa mère et peinsè rein qu'à s'amusâ. L'homme que la preindra sarâi vito râna. Laisse-la io l'è.

La Julie Tacon l'è onna coffâ ; sè z'einfant sarant adî merdâo et moquâo. La laicha vaut mî que la praisa.

Quant à la Marie Bâozon, l'è 'na femalla de sorta, proupra, que n'a pas pouâire de l'ovrâdzo. L'a sa retsessa dein sè dâi. L'è li que tè faut maryâ.

Quieinze dzor aprî, Janeau et la Marie l'ètânt annonci. Janeau ne s'è jamé repeintu de l'avâi châtssa. Tot parâi ! La racllira de mitra âi caïon, cò l'arâi cru ?

MARC A LOUIS.

Quelques bizarreries du langage.

Les bizarreries de la langue française suggèrent parfois de singulières réflexions :

Pourquoi, lorsqu'on dit d'un homme : « Il est rond en affaires », est-ce comme si l'on disait de lui : « Il est carré en affaires » ?

Pourquoi dit-on de quelqu'un : « Feu un tel », alors qu'il est « éteint » ?

Pourquoi l'action de chercher à prendre du gibier s'appelle-t-elle « chasser » ?

Pourquoi dit-on indistinctement « embrasser » ou « épouser » une cause, tout le monde sait que si l'on embrasse généralement ce qu'on épouse, on n'épouse pas toutes les personnes qu'on embrasse.

Pourquoi, pour avoir de l'argent devant soi », faut-il commencer par le « mettre de côté » ?

Pourquoi un bruit transpire-t-il avant d'avoir couru ?

Pourquoi dit-on : « Qui voit ses veines, voit ses peines », alors que c'est lorsqu'on n'a pas de veine qu'on a des peines ?

Pourquoi dit-on indifféremment d'un mort qu'il « laisse » ou qu'il « emporte » des regrets, étant donné qu'il ne saurait les laisser s'il les emporte, et réciproquement ?

LA PAIX IMPOSSIBLE !

LORSQUE, sans le moindre enthousiasme, Victor fit son entrée dans le monde, il ne se donna pas même la peine de pousser le petit cri par lequel les nouveau-nés ont coutume de proclamer leur droit à une place au soleil. Docile, il prit son bain et se laissa emmailloter. Après quoi, blotti contre sa nounou, il s'endormit.

— Quel amour d'enfant ! s'écria la sage-femme. A-t-il l'air assez heureux, le chérubin !

Victor dormit toute la nuit, gaillardement, à poings fermés. Il fallut le secouer pour lui faire prendre la tétée. Il déjeuna, puis se rendormit. Sa petite frimousse exprimait une satisfaction telle que personne n'eût osé troubler un sommeil aussi magnifiquement paisible.

Les jours suivants n'apportèrent aucune modification quelconque à cet état de perpétuelle somnolence. Victor mangeait. Terminée la dînette, il poussait un léger soupir et se replongeait dans ses songes.

Victor traversa, sans faire entendre la moindre plainte, la crise toujours redoutable de la dentition. Quand l'afflux sanguin mettait en feu ses petites joues, il se bornait à jeter sur son entourage de longs regards étonnés. La douleur elle-même ne parvint jamais à le tirer de son indifférence.

Cependant Victor croissait en stature et en grâce. Il faisait tout ce que l'on voulait. A dix mois, il levait déjà ses petits bras en criant : « Bavo ! Bavo ! ». Il savait aussi « envoyer des baisers à la dame ». Chacun en raffolait. Il se laissait embrasser et caresser. Mais, dès qu'on ne s'occupait plus de lui, il s'endormait.

A douze ans, on le mit au collège. Désireux d'éviter des remontrances, il travailla résolument. Pourvu qu'on le laissât tranquille, il eût absorbé et digéré l'Encyclopédie tout entière. Le jour où il conquist son diplôme de bachelier, son père lui offrit une récompense. Victor demanda simplement qu'on lui permit d'aller se coucher de bonne heure.

En fait, Victor n'avait qu'une ambition : vivre tranquille. Il était si complètement étranger à tout, qu'il lui arrivait parfois de ne pas même se rappeler son nom, son âge, son domicile. Jamais il ne lui serait venu à l'idée d'ouvrir un journal. Que lui importait ce qui se passait dans le monde ! Un jour on lui annonça qu'une épouvantable collision s'était produite entre Mars, Saturne et Jupiter et que la Terre elle-même risquait fort de subir le contre-coup du cataclysme.

— Et après ? dit-il, en consultant sa montre et en réprimant avec peine un bâillement.

Pour éviter les tracas, pour ne pas se mettre en lutte ouverte avec la loi naturelle, pour « avoir la paix », Victor continua à travailler. Rapidement, brillamment, il gagna ses grades universitaires. Comme il possédait quelque fortune, il s'empressa de la distribuer aux œuvres de bienfaisance, ne conservant que la somme strictement nécessaire à l'existence d'un homme exclusivement épris de calme et de solitude. Le destin voulut qu'à peine installé dans la bourgade de ses rêves, Victor se trouva en butte aux assiduités de la fille du maire de l'endroit. Pour ne pas avoir d'ennuis, il épousa la demoiselle. Et comme celle-ci était ambitieuse, elle n'eut rien de plus pressé que de le faire nommer conseiller général. Victor s'acquitta de son mandat avec un insurmontable ennui, mais au plus près de sa conscience. Enthousiasmés, ses concitoyens l'envoyèrent siéger à la Chambre des députés. Dès ce moment, Victor ne s'appartint plus. Et, bien qu'il les méprisât, les honneurs ne tardèrent pas à pleuvoir dru sur sa pauvre tête.

Dégoûté de l'existence et prêt aux pires extrémités, il fit néanmoins, pour se dégager de

l'étreinte, une tentative suprême. Il fonda le parti des « tranquillistes » dont la devise était : « Guerre aux fêtards ».

Immense fut le succès du nouveau groupement. Le programme du parti n'était pas élaboré que déjà les adhérents se présentaient en foule. Des banquets, des meetings, des réjouissances plus fantastiques les unes que les autres furent organisés. Les femmes s'en mêlèrent, et, transportées d'admiration, se réunirent autour de thés extraordinairement joyeux. Victor passait ses jours et ses nuits à apposer des signatures sur des cartes postales. Jamais il n'y eut autant de fêtes sur le territoire de la République. Les « tranquillistes » se montraient dans leur ardeur à organiser des festins et des comices plus enragés que les plus enragés « fêtardistes ».

Cependant la fréquence et la multiplicité des agapes populaires commençaient à inquiéter les esprits réfléchis. De timides protestations se firent entendre. On ne les écouta pas. Le peuple continuant à dépenser sans compter se trouva un jour endetté et de fort méchante humeur. Il se révolta et, pour leur apprendre à vivre, guillottina pêle-mêle « tranquillistes » et « fêtardistes ». Mais en vain Victor chercha-t-il à obtenir un tour de faveur pour monter sur l'échafaud et goûter enfin le repos.

Le seul qui réclamât la mort fut condamné à vivre !

Victor est aujourd'hui centenaire. Les reporters le poursuivent. Les photographes le harcèlent. Les étrangers se refusent à quitter le pays sans avoir vu l'homme dont la renommée a depuis longtemps franchi les frontières. Plus que jamais il ignore le repos. Un espoir lui reste cependant : celui d'être enseveli dans un coin reculé de l'humble cimetière de son village natal. Le gouvernement, hélas ! projette de lui faire des obsèques solennelles et de transférer ses restes au Panthéon.

Pauvre Victor !

M.-E. T.

LES SUISSES ONT-ILS LE

SENTIMENT DE LA NATURE ?

TELLE est la question que posait, il y a quelques années, M. Louis Wuarin, de Genève. Il y répondit par les lignes suivantes, extraites d'un article intitulé : *Le carnet d'un touriste en Suisse*, publié dans le « Noël suisse ».

« Dotés d'un pays aux splendeurs sans pareilles, les Suisses se montrent-ils sensibles à ses charmes incomparables ? Il est permis de poser la question sans offenser personne : c'est une vérité banale que l'habitude émousse les impressions, et Voltaire a remarqué que toujours du plaisir n'est plus du plaisir.

» Eh bien, nous sommes disposés à répondre par l'affirmative. Nous avons vu souvent les habitants de nos montagnes et de nos vallons s'arrêter un moment, non pas seulement pour faire admirer à d'autres le spectacle qu'ils avaient sous les yeux, mais pour l'admirer eux-mêmes. Il nous semble que, sauf quand ils sont éloignés de leur lieu d'habitation ordinaire, ce qui les retient c'est moins la magie des montagnes, des torrents troublés et des lacs reflétant le paysage que la nature vivante, les arbres élancés ou parés des premières fleurs du printemps, les oiseaux et leur chant. En chemin de fer, ils ne manquent guère d'aller occuper les banquettes des wagons placés à la vue. Leur visage reste calme ; ils laissent aux gens des villes les exclamations répétées et les longs commentaires explicatifs.

» Il y a lieu de regretter un peu leur mutisme, car il ne serait pas sans intérêt de pénétrer leur mentalité esthétique, de savoir ce qui les émeut. Un de nos amis débouchait du tunnel de Chex-